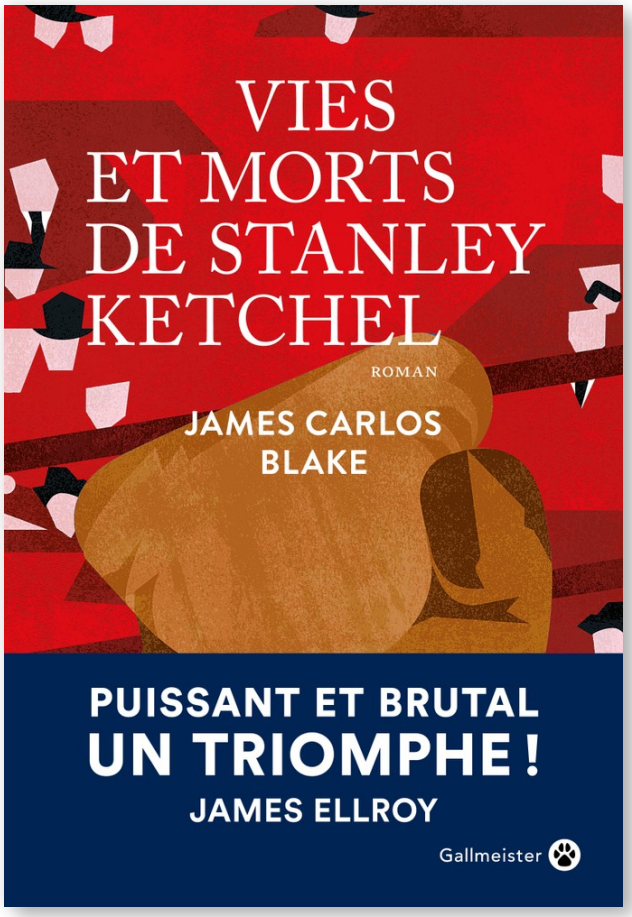
éditions Gallmeister

Vies et morts de Stanley Ketchel

James Carlos Blake



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION
Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

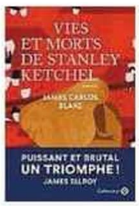
ouest france

Avril 2022

Livres

ROMAN

L'assassin du Michigan



James Carlos Blake
Vies et morts de Stanley Ketchel
Gallmeister,
384 pages, 23,80 €.

Stanley Ketchel (1886-1910) est un boxeur de légende, d'origine polonaise, surnommé « l'assassin du Michigan ». Les spécialistes disent que c'était l'un des meilleurs boxeurs poids moyens de l'histoire. Il a serré les poings gamin. Devant son beau-père brutal et alcoolique.

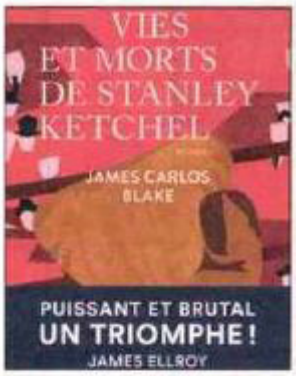
Comme un hobo, il partira à travers les États-Unis en grimpant dans les trains. Son premier boulot sera videur. Il va côtoyer mineurs, prostitués, sales types, bagarreurs. Ketchel va finalement monter sur un ring. Changer de manager comme il changera de maîtresses. Agressif, il écrase de sa puissance tous les adversaires dans sa catégorie et ira défier le champion des poids lourds, le premier grand champion noir, Jack Johnson. Dans un combat épique.

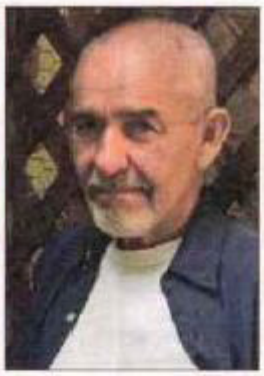
James Carlos Blake, l'auteur de cette biographie romancée, a pour habitude de nous entraîner dans des westerns. Ici, il nous fait monter sur un ring. On en prend plein la figure, d'une vie faite de coups durs et de coups bas. Et de recherche de gloire. Les gants levés et un sourire à faire péter le protège-dents. Un roman grandiose, tragique. On en sort KO. Forcément.

Jean-Marc PINSON.

télé Z
3 mai 2021

Bernard d'Epenoux





Vies et morts de Stanley Ketchel

un roman de James Carlos Blake

Stanislas Kaicel naît dans une ferme de l'ouest du Michigan en 1886. Son père Thomas est un éleveur avisé, ses vaches laitières suffisent à nourrir la famille. Pourtant il est colérique, ivrogne et traîne une réputation de brutalité. Il a épousé Julia Oblinski, âgée de quinze ans, quasiment de force en exerçant un chantage après l'avoir surprise avec un garçon qu'il a rossé. Stanislas est blond et ne ressemble pas à son père, leurs rapports sont exécrables, il est souvent battu pour des vétilles. Sa mère élève ses deux garçons en leur apprenant la musique, il sera un chanteur très doué.

Un après-midi, une bagarre avec son père dégénère dans la grange, Stanislas lui plante une fourche dans le ventre et croyant l'avoir tué, prend la fuite. Muni du peu d'argent qu'il possède, il saute dans un train qui file vers Chicago avec l'aide de deux vieux vagabonds qui sont déjà à bord. Ils vont lui enseigner les règles de la vie de hobo. Comment monter dans un wagon en échappant aux vigiles des chemins de fer et à la police, déchiffrer les signes que les hobos laissent pour les suivants. Il va se rebaptiser Steelyard Steve et parcourir l'Ouest américain sur les rails en exerçant tous les métiers. C'est un solide bagarreur, un jour dans la ville de Butte, au Montana, la ville la plus dure de la région il démolit un videur et est embauché à sa place. Le voilà qui gagne sa vie avec ses poings. Il deviendra un des meilleurs boxeurs de son temps.

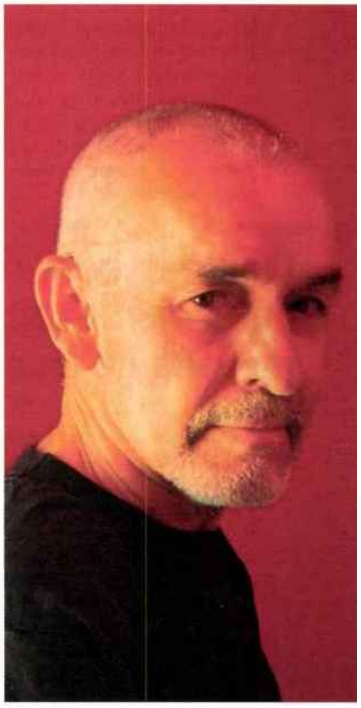
Le récit de ses combats héroïques, la description du monde interlope de la boxe sont les morceaux de bravoure de cette chronique magnifique. Le tableau grandiose d'une époque sans pitié qui a forgé l'Amérique. **Gallmeister. 384 p., 23,80 €.**

LiRE:
26 février 2021

James Carlos Blake

L'homme qui envoie du lourd

Dans sa biographie romancée d'un boxeur de légende, ce spécialiste du western historique nous donne à découvrir la parfaite incarnation d'une Amérique tumultueuse à l'aube de son hégémonie.



Sa gueule d'ange, sa repartie et son don pour le chant auraient ouvert à Stanley Ketchel des carrières plus paisibles, mais le futur champion du monde des poids moyens et grand amateur d'armes à feu, surnommé « L'assassin du Michigan », trouvait dans l'usage de la force le confort des solutions simples et définitives. Ainsi, un coup de fourche administré à sa brute de père le poussa très tôt à vivre une existence de « hobo » aux quatre coins du Grand Ouest américain, jusqu'à ce qu'il s'établisse comme videur de saloon dans le Montana, puis que sa réputation lui vaille ses premiers cachets de pugiliste professionnel.

UN STYLE TOUT EN PUNCH

Pour décrire l'ascension fulgurante de son protagoniste, l'auteur agit à sa manière, plus volontiers en puncheur qu'en styliste. Il enchaîne, dans une langue dénuée d'afféteries, les anecdotes hautes en couleur sur ce personnage amoral aux rêves aussi démesurés que les appétits, comme en témoigne sa virée homérique dans un bouge interlope du Nevada aux côtés d'un Jack London féru de noble art et de Jack Johnson, premier détenteur noir du titre mondial des poids lourds. Pour Ketchel, défaire ce dernier sur le ring tourna à l'obsession d'une – courte – vie.

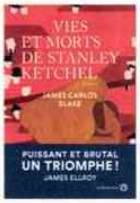
Dans son sillage saturé du parfum des corps-à-corps sportifs et amoureux, le lecteur éprouve l'accélération du temps au tournant du XX[e] siècle, entre gratte-ciel qui champignonnent à un jet de pierre des campagnes profondes, invention de l'aviation et popularisation de l'automobile, prémices d'une consommation de masse et du marketing à l'avenant – dont ceux de la boxe, attirant pléthore de margoulins aux mille métiers –, le tout dans un climat d'extrême brutalité. Blake rappelle à ce titre la rudesse des catastrophes, attentats et conflits de classes ou de races qui émaillèrent les années 1900 aux États-Unis.

DESCENDANT D'UN PIRATE ANGLAIS

« Par essence, l'Histoire est un récit de la violence à l'œuvre. Tout revient à ce vieux dicton qui dit que, quoi que vous gagniez avec un mot aimable, vous pourriez gagner plus avec un mot aimable et un flingue », affirme-t-il ainsi. Descendant d'un pirate anglais exécuté à Veracruz, il revendique ses héritages mexicain et américain, et s'est longtemps attaché à l'écriture de westerns historiques portant sur des hors-la-loi fameux du nord et du sud du Rio Grande – on retiendra le soin porté à la rencontre entre Ketchel et le dernier des frères Dalton. Même dans ses textes de pure fiction, l'auteur fait souvent intervenir des personnages réels et avoue *« aimer par-dessus tout inventer leurs vies intérieures, sans contredire les éléments factuels »*.

Son thème de prédilection lui valut quantité de comparaisons à Cormac McCarthy, malgré un moindre penchant pour le lyrisme ou la poésie et la relative confidentialité de son œuvre. *Crépuscule sanglant*, le titre de son roman le plus fameux, évoque d'ailleurs celui de *Méridien de sang*. S'il se dit honoré par l'analogie, Blake cite plutôt parmi ses influences les noms de Goldman, Steinbeck, García Márquez ou Hemingway (*« Comme à tous ceux qui l'ont suivi, il m'a plus appris que je ne saurais le reconnaître »*). Ce dernier, référence des tenants américains d'une prose économe, consacra d'ailleurs une nouvelle au souvenir d'un champion nommé Stanley Ketchel…

Antoine Faure



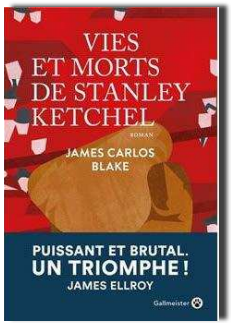
★★★★☆

VIES ET MORTS DE STANLEY KETCHEL (THE KILLINGS OF STANLEY KETCHEL)
JAMES CARLOS BLAKE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ÉLIE ROBERT-NICOUD
384 P., GALLMEISTER, 23,80 €. EN LIBRAIRIES LE 4 MARS.

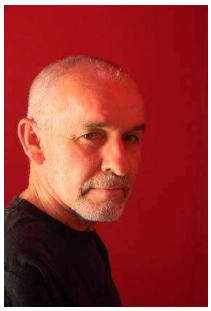
MAURA ANNE WAHL/GALLMEISTER

corse-matin
www.corsematin.com
29 janvier 2021

VIES ET MORTS DE STANLEY



Sortie le 10 mars



Mauar Anne Wahl

*

Stanislaus Kaicel (1886–1910), alias Stanley Ketchel, est considéré comme l'un des meilleurs boxeurs poids moyens de l'Histoire. D'origine polonaise, il fuit un père alcoolique et violent, vagabonde à travers l'Amérique misérable et trouve une place de videur de saloon dans le Montana. Un monde de mineurs violents, de capitalistes impitoyables et de prostituées au grand cœur, qui va lui donner sa chance. Dur, agressif et sans scrupule, Ketchel monte sur le ring pour vivre une carrière aussi fulgurante que tragique. Surnommé « l'assassin du Michigan », il battra par KO tous les adversaires de sa catégorie pour oser affronter, en 1909, le champion des poids lourds, Jack Johnson, lors d'un combat féroce qui deviendra mythique et changera son destin. Entre les derniers saloons de l'ouest sauvage et les grands hôtels de New York, sa destinée de champion maudit, flamboyant et charismatique revêt les accents d'une authentique épopée américaine. James Carlos Blake naît au Mexique en 1947 dans une famille aux ascendances britanniques, irlandaises et mexicaines. Il émigre aux États-Unis où il est mécanicien, chasseur de serpent ou encore professeur. En 1995, son premier roman, *L'Homme aux pistolets*, sur le célèbre hors-la-loi John Wesley Hardin, remporte un grand succès. Auteur d'une dizaine de romans, d'essais et de biographies, il aime brosser les portraits flamboyants de bandits, de marginaux et de personnalités historiques hautes en couleur.

La rentrée de janvier et février est traditionnellement celle de la littérature noire. En exclusivité pour Corse-Matin, huit textes prépubliés, d'auteur(e)s américain, argentin, mexicain, français, jusqu'au 29 janvier

Rubrique coordonnée par Christophe Laurent

Le manager de Ketchel, Willus Britt, leur explique sans fioritures comment ça va se passer.

- On mettra dans le contrat que s'il n'y a pas de KO c'est un match nul. Stevie et Jack devront simplement se montrer assez convaincants du début à la fin. L'espoir blanc, poids moyen, contre le poids lourd noir. Comme David et Goliath, mais en mieux. Seulement là, ce sera un match nul. Ils vont tous devenir dingues, tout le pays, vous pouvez me croire. Ils vont tous demander une revanche à cor et à cri. Et c'est là qu'on va faire un vrai malheur.

De l'autre côté de la table, George Little, qui est le manager de Johnson, sourit et hoche la tête.

Fin de l'été 1909. Ils sont sur des banquettes, dans un coin isolé d'un restaurant sur les hauteurs de San Francisco. Le brouillard qui monte de la baie prend une teinte bleutée dans la lumière du soir. Même depuis ce point de vue, on a du mal à croire qu'à peine trois ans auparavant cette ville n'était guère plus d'un tas de cendres et de ruines.

-C'est pas qu'on gagnera une misère avec celui-ci, dit Britt. Hé, bon sang, on va remplir Sunny Jim's. Sans compter que la cote de Jack sera tellement élevée qu'on ramassera encore davantage en pariant sur un match nul.

- Faudra pas placer tous les paris au même endroit pour pas éveiller les soupçons, dit George Little.

Ça, c'est la remarque de quelqu'un qui a décidé de marcher dans la combine et Britt ne peut s'empêcher de sourire.

- Absolument, on utilisera des prête-noms pour les paris.

George Little hoche la tête. Britt se penche par-dessus la table pour s'approcher de lui.

- Bon Dieu, mon ami, ils vont se ruer en masse pour venir voir la revanche, un raz de marée. On fera payer les billets encore plus cher et on aura quand même besoin d'une salle deux fois plus grande que Sunny Jim's pour les accueillir tous. Crois-moi, il nous faudra des wagons de marchandises pour ramener tout le fric qu'on se fera rien que sur la vente de billets.

Il s'appuie au dossier de sa banquette et tripote son nœud papillon rouge pour s'assurer qu'il est bien en place. Un homme discret avec un demi-sourire figé sur les lèvres et un air endormi qui pourrait laisser croire à tort qu'il manque de perspicacité.

George Little lui aussi s'adosse à la banquette avec un petit rictus, les yeux plissés.

À côté de lui, Jack Johnson sourit de toutes ses dents en or qui renvoient la lumière, son crâne rasé luit comme une boule d'ébène passée à la cire. Arthur John Johnson a trente et un ans, il est le champion du monde des poids lourds.

Avec ses deux cent dix livres * et son mètre quatre-vingt-dix, il est de loin le personnage le plus imposant à cette table. Son épingle de cravate, aussi, est en or, comme la chaîne de sa montre gousset et le pommeau de sa canne. Il a un diamant au petit doigt. Il porte un costume sur mesure. Et des chaussures en crocodile.

Ketchel, qui est assis à côté de Britt, sourit à son tour, et il imagine le plaisir qu'il aurait à casser ces dents en or.

De l'autre côté de Johnson, une blonde élancée avec des yeux verts ; elle a le nez et les joues parsemés de taches de rousseur, comme une fine poudre de cannelle. On l'a présentée sous le nom de Sheila. Ketchel est consterné à l'idée qu'une Blanche puisse fréquenter un Noir, surtout une aussi jolie femme et surtout en public, mais il fait semblant d'y être indifférent. Pourtant il est loin d'être indifférent à sa présence, à ses seins qui tendent l'étoffe de son chemisier. Il serait prêt à parier n'importe quoi que là aussi elle a des taches de rousseur.

Johnson remarque que Ketchel la déshabille du regard.

- Un vrai tableau de belle vénusté, pas vrai, Monsieur Stanley ? La dame vient d'Australie. Dis quelque chose en australien pour le monsieur, ma chérie.

Il affectionne les mots compliqués, surtout de sa propre invention, et il aurait tendance à les utiliser de façon erronée.

- On parle anglais en Australie, Jack, comme tu le sais très bien, bon Dieu. Johnson répète ses paroles en imitant son accent.

- J'adore cette langue ! Dit-il.

Elle lève les yeux au ciel puis jette un regard par la fenêtre, à travers le brouillard. Johnson glisse la main sous la table, elle sourit et lui lance un regard en coin.

- Si on se concentrait sur nos affaires, Jack ? dit George Little.

La présence de cette femme le met visiblement mal à l'aise. Et il a souvent répété à Johnson d'être plus discret quand elles sont blanches.

Avec ses deux cent dix livres * et son mètre quatre-vingt-dix, il est de loin le personnage le plus imposant à cette table. Son épingle de cravate, aussi, est en or, comme la chaîne de sa montre gousset et le pommeau de sa canne.

corse-matin
www.corsematin.com
29 janvier 2021

KETCHEL

J. C. Blake (Gallmeister)

Ketchel sourit pour dissimuler son indignation. Elle se fait tripoter par un Nègre dans un lieu public, devant trois Blancs qui la regardent et elle ne rougit même pas, cette chienne.
- Alors demande Britt ? C'est d'accord ?
George Little se tourne vers Johnson.
- Qu'est-ce que tu dis, Jack ?
Tout le monde sait d'avance ce qu'il va répondre. On lui a versé une misère quand il a remporté le titre et dans les dix mois qui se sont écoulés depuis, il n'a pas pu décrocher un combat avec un gros cachet à la clef. Il a besoin de cet argent. C'est un flambeur. Il aime le monde de la nuit, les habits somptueux, les chevaux, le jeu. Les femmes blanches délurées. Vu ce que va lui rapporter un combat avec Ketchel, il ne peut pas dire non.
- Je dis que c'est parfait, répond Johnson. Je me sens un peu minable de me bagarrer avec un petit gars, même si c'est pour de faux, mais quelquefois t'es bien obligé d'accepter ce qu'on t'offre.
- Mon Dieu, Jack, comme c'est triste.
Plutôt crever que de laisser ce Nègre se moquer de lui en le traitant de « petit gars ». Il est le champion du monde des poids moyens et avec son mètre soixante-quinze et ses cent soixante livres, il est bien plus costaud que la moyenne de son époque. Il a remporté presque tous ses cinquante combats officiels par KO, et plus d'une dizaine de ses adversaires lui rendaient au moins vingt livres.
- Mais c'est aussi vrai que tout le monde dit que t'es un petit gars avec une très grosse frappe, ajoute Johnson. Un moyen qui frappe comme un lourd, d'après ce qu'on m'a raconté.
- D'après ce qu'on m'a dit, toi aussi t'es un bon puncheur, Jack.
Tu vas peser combien pour notre combat, Monsieur Stanley, cent soixante-cinq, cent soixante-dix ?
Ketchel hausse les épaules.
- Tommy Burns faisait cent soixante-dix, et je peux te dire que j'ai connu des femmes qui frappaient plus fort.
La rousse ricane, Johnson lui fait un clin d'œil.
- Peut-être que tu devrais affronter des femmes plus petites, dit Ketchel.
Johnson éclate de rire et tape sur la table.
- Hé-ho, le petit gars sait boxer en contre-puncheur. T'es un homme de gaieté, Monsieur Stanley !
- Quelle importance, le poids qu'il fera ? dit Britt. Puisque ce sera un match nul.
- Exact, ça n'a pas d'importance cette fois, dit gaiement George Little. Mais pour la revanche, là...
- On s'en souciera le moment venu, dit Britt.
- C'est vous qui devriez vous en soucier, dit George Little. Pas moi, ni Jack. Parce que ça va pas se passer comme l'histoire de David et Goliath.
- Le problème, dit Johnson en s'adressant à Ketchel, c'est que Tommy Burns il avait rien à faire à être champion des lourds. Il est pas bien plus grand que toi. Il est poids lourd comme moi je suis le pape d'Angleterre.
- Le problème, dit Ketchel, c'est que je suis pas Tommy Burns.

La plupart des boxeurs blancs de cette époque refusaient d'affronter des Noirs pour la raison largement admise que c'eût été humiliant

- Ça c'est bien vrai, dit Johnson. Car c'est toi qui m'as sollicité, moi. Alors qu'il a fallu que je coure après ce type pendant deux ans à travers le monde avant qu'il renonce à m'éviter.
Ketchel connaît l'histoire. Comme tout un chacun. La plupart des boxeurs blancs de cette époque refusaient d'affronter des Noirs pour la raison largement admise que c'eût été humiliant, mais on avait fini par soupçonner que si Tommy Burns fuyait un Johnson beaucoup plus puissant, c'était qu'en vérité, il en avait peur. Piqué au vif, Burns avait finalement déclaré qu'il s'abaisserait à défendre son titre contre le soi-disant « géant de Galveston » dès lors que le Nègre accepterait de lui laisser quatre-vingt-cinq pour cent de la recette. Il avait été stupéfait d'apprendre que Johnson acceptait.
Ils s'étaient affrontés à Sydney, en Australie, le lendemain de Noël et dès le premier round l'issue du combat n'avait plus fait aucun doute. Les deux hommes avaient la réputation de chambrer leur adversaire pendant qu'ils boxaient, mais une minute s'était à peine écoulée que Burns ne trouvait plus grand-chose à dire. Johnson parlait sans cesse, faisait des plaisanteries et frappait Burns à loisir, provoquant les hurlements hystériques et haineux du public blanc. Il disait à Burns de se méfier, que le direct du gauche allait arriver, puis il lui faisait partir la tête en arrière en le lui assénant en plein visage. Il lui disait de se protéger les côtes, puis il le balançait dans les cordes avec un crochet au corps. Johnson regagnait son coin nonchalamment à la fin de chaque reprise. Ses hommes de coin l'imploraient d'arrêter le massacre avant qu'on vienne l'abattre. Il jouissait de la haine que lui manifestait la foule. Il aurait pu en finir beaucoup plus vite avec Burns, mais il s'amusait trop. Après chaque knockdown, il s'appuyait aux cordes comme une brute impavide et riait tandis que Burns s'efforçait péniblement de se remettre sur pied sous les encouragements de la foule qui l'implorait d'aller tuer ce gros Nègre, Vas-y, tue-le. Et ça a continué comme ça, Johnson qui riait et qui se moquait, qui humiliait Burns, qui le détruisait à petit feu. Au quatorzième round, les oreilles de Burns ressemblaient à de petites grappes de raisin et ses yeux n'étaient plus que deux fentes au milieu de ses pommettes gonflées. Il se jetait en avant presque sans rien voir, s'accrochait à Johnson comme un amant ivre. Ce fut à ce moment-là qu'un détachement de policiers envahit le ring pour mettre fin à l'affaire. Les deux adversaires avaient été prévenus pendant les négociations afférentes au contrat que la police pouvait venir interrompre le combat si un des boxeurs risquait de subir une grave blessure, et les adversaires avaient accepté que dans ce cas, ce soit l'arbitre qui désigne le vainqueur. L'arbitre s'appelait Hugh McIntosh, il était aussi le promoteur de l'événement. Il en avait eu le cœur brisé, de devoir lever le poing de ce Noir, mais la défaite de Burns était tellement évidente qu'il aurait fallu que Johnson le frappe avec une batte de base-ball pour lui faire plus mal. Les spectateurs durent se raccrocher à la consolation dérisoire de se dire que Tommy avait été sacrément courageux jusqu'au bout et qu'au moins, il n'avait pas pris un KO.
Parmi les journalistes présents se trouvait Jack London, auteur très apprécié, qui invitait expressément dans ses écrits James Jeffries, le champion invaincu, à sortir de sa retraite pour « effacer le sourire en or du visage de Johnson ». Il semble que Jeffries a désormais repris l'entraînement très sérieusement et qu'il essaie laborieusement de perdre l'excédent de poids accumulé au cours des cinq dernières années ou même un peu plus depuis qu'il s'est retiré avec son titre. Les journaux à travers tout le pays ont fait de lui le Grand Espoir Blanc. Toutefois peu de Blancs verraient un inconvénient à ce que Stanley Ketchel coiffe Jeffries sur le poteau et batte Johnson avant lui. D'autant plus que Ketchel étant d'un gabarit inférieur, la victoire n'en serait que plus délectable.
- Nous sommes donc d'accord, dit Britt. Le 16 octobre dans l'arène de Sunny Jim Coff roth à Colma, nous aurons droit à un combat en vingt reprises. Nous partageons la recette cinquante-cinquante et nous prenons des prête-noms pour parier sur un match nul. Comme on dit dans ces cas-là, les enfants, on sera les rois.
- Et on signe ensuite pour la revanche, dit George Little. Et là, on fait un vrai malheur.
- Tu l'as dit, approuve Britt.
- Non, c'est toi qui l'as dit, répond George Little. Des wagons de marchandises, c'est ça qu'il nous faudra.. Ils concluent leur accord par une poignée de main. Quand il serre celle de Ketchel, Johnson a l'impression d'avoir saisi un gros roc. Ketchel, lui, a l'impression d'avoir pris dans la main une créature qui ne demande qu'à se libérer et à bondir. - Procédons à notre retiration à l'hôtel ma Cherrie Amoour, dit Johnson à la rousse. Papa Jack a comme une petite démangeaison qu'il va falloir gratouiller.
Et là non plus, elle ne rougit pas. Ketchel voudrait la gifler. Avec son Derby rabattu sur un œil et ses dents en or étincelantes, la rousse à son bras et George Little qui trottine derrière lui, Jack Johnson fait tournoyer sa canne et se dirige d'une démarche tranquille vers la sortie, tandis que tout le monde dans la salle se retourne sur lui. Ketchel les regarde s'éloigner.— Je peux le battre, Willie. — Bon Dieu, mon gars, c'est ce que je t'ai répété cent fois. Et quand viendra la revanche tu le prouveras au monde entier
-Je meurs d'impatience, conclut Ketchel.

* Par souci d'authenticité par rapport à l'époque et au lieu où se déroule l'action, nous avons donné le poids des boxeurs en livres plutôt qu'en kilos. Une livre représentant environ 450 grammes.

(traduction Elie Robert Nicoud)

Le Monde diplomatique

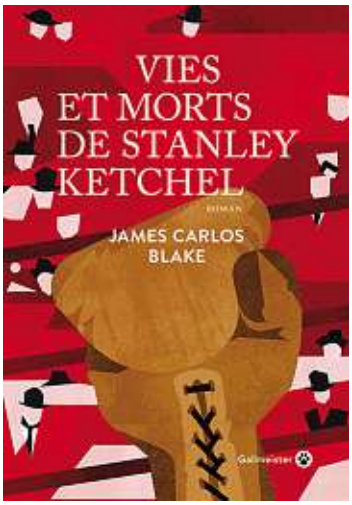
28 janvier 2022

Quand le boxeur tombe

Vies et morts de Stanley Ketchel

de James Carlos Blake

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élie Robert-Nicoud, Gallmeister, Paris, 2021, 377 pages, 23,80 euros.



Avec cette biographie romancée d'un champion de boxe des années 1920, James Carlos Blake poursuit une œuvre majeure sur le poids de la violence dans l'identité américaine. Depuis trente ans, cet auteur écrit une histoire de l'Amérique en négatif, vue par ses hors-la-loi, ses perdants… Dès son premier roman, *L'Homme aux pistolets* (Rivages, 2001), Blake s'intéresse au bandit John Wesley Hardin, celui qui donnera aussi son nom, agrémenté d'un superflu « g » final, à un album de Bob Dylan, en 1967. Dans *Les Amis de Pancho Villa* (Rivages, 2005), il suit l'épopée du révolutionnaire mexicain, narrée par un de ses adjoints. *Handsome Harry* (Gallmeister, 2019) raconte le gang Dillinger et ses braqueurs, là encore par le biais d'un second couteau, le beau Harry. Romans historiques s'appuyant sur une documentation énorme et sans faille, ces westerns (qu'ils soient situés dans l'Ouest américain de la seconde moitié du XIXe siècle avec Hardin ou à Chicago, pendant la Grande Dépression, comme *Handsome Harry,* les livres de Blake puisent tous aux ressorts narratifs du genre) travaillent la légende américaine côté ombres. *Vies et morts de Stanley Ketchel,* son dernier livre paru en France (mais écrit en 2005), ne faillit pas à la règle et ressuscite pour nous Stanislaus Kiecal, dit Stanley Ketchel, d'origine polonaise, mort à 24 ans, en 1910, et qui aura été, lors d'une fulgurante carrière, l'un des meilleurs poids moyens de l'histoire de la boxe.

Le roman le saisit alors qu'il s'apprête à combattre une autre légende, Jack Johnson, le premier Afro-Américain à être devenu champion du monde des poids lourds. La victoire de Johnson, auquel Miles Davis dédiera en 1971 un *Tribute,* suscite la fureur des racistes, et Ketchel choisira de passer dans sa catégorie pour l'affronter. Ketchel a de peu dépassé les 20 ans. Il a quitté un père violent et une mère impuissante pour devenir un *hobo,* un vagabond. Arrivé à Butte, dans le Montana, une ville en pleine expansion, il est embauché comme videur dans un saloon. Son goût pour la bagarre l'amènera à montrer ses talents de pugiliste, mais au sexe et à l'alcool il offre peu de résistance. Il oscillera toute sa vie entre ces deux extrêmes, la brutalité professionnelle qui le fait monter au sommet, les tentations qui le ramènent vers le bas. Ce parcours-éclair est une sorte de rêve américain à l'envers, de réussite qui n'est qu'un chemin vers une perte programmée. Autour de Ketchel règnent le désespoir social, la violence subie et brandie par les plus pauvres, les immigrés, les Noirs. En toute logique passe dans le roman Jack London, ce frère des marginaux…

Blake raconte l'Amérique à travers l'idée de frontière. Physique, bien sûr, mais surtout morale : où est le bien, où est le mal ? Lequel fonde la société américaine ? L'un de ses plus beaux romans, *Crépuscule sanglant* (Rivages, 2002), accompagne ainsi deux frères en pleine guerre américano-mexicaine, entre 1846 et 1848… Lui-même né dans une famille mexicaine, élevé au Texas puis à Miami, il est un descendant d'Américains, d'Anglais, d'Irlandais. Il n'a sans doute pas encore aujourd'hui la place qu'il mérite, comme ne l'a pas non plus Larry McMurtry, autre grand écrivain de la frontière (*Et tous mes amis seront des inconnus,* Gallmeister, 2013), disparu il y a peu.

Hubert Prolongeau.